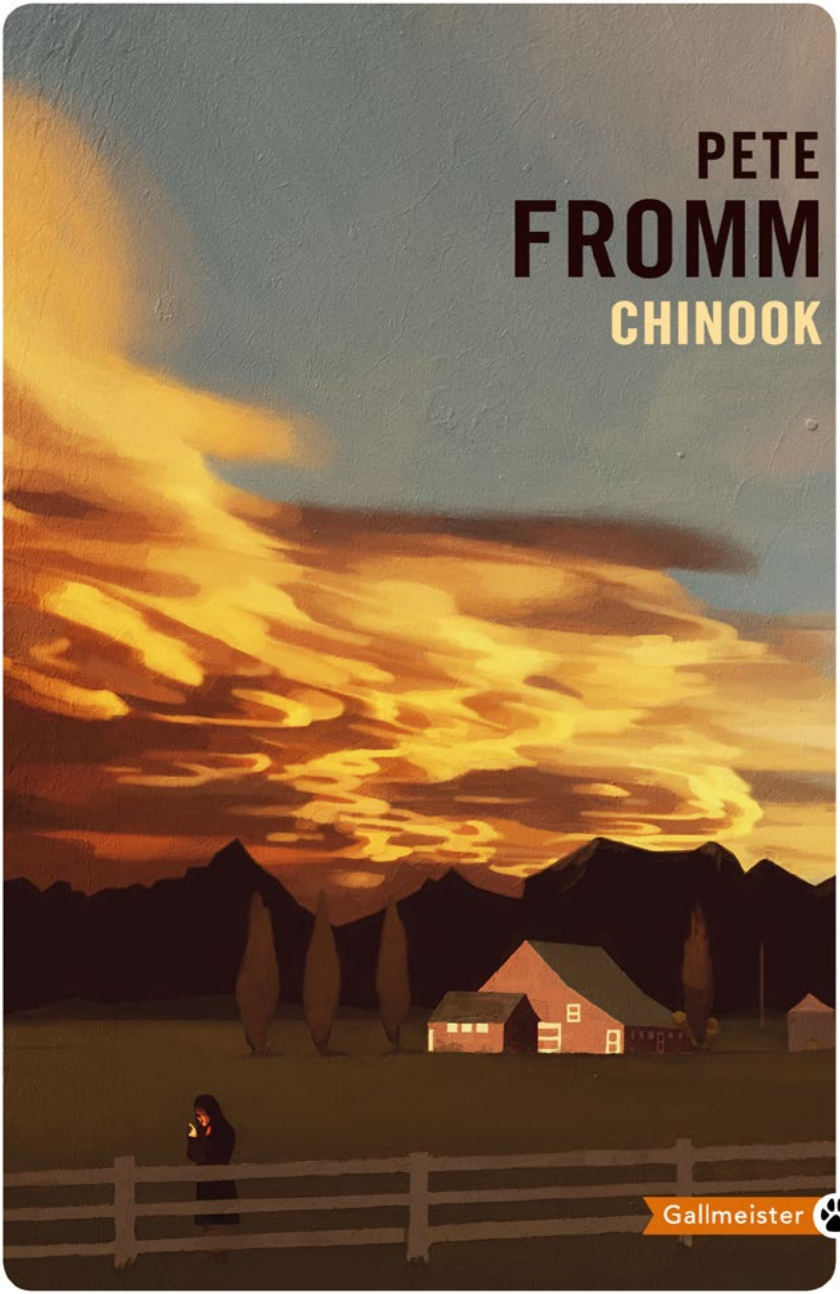
PETE
FROMM
CHINOOK
Gallmeister

Nature Writing

Pete Fromm

CHINOOK

Nouvelles

Traduit de l'américain
par Marc Amfreville

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

Gallmeister

TOTEM n°200

Titre original : DRY RAIN

Copyright © 1997 by Pete Fromm

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2011, pour la traduction française
© Éditions Gallmeister, 2021, pour la présente édition

E-PDF ISBN 978-2-404-01604-7
ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Riki Blanco
Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

Hoot*

Les cerfs s'en prennent sans arrêt à mes meules de foin, alors je suis descendu en ville rien que pour acheter des balles – une petite incursion rapide à la quincaillerie –, et je n'ai aucune intention de m'arrêter pour discuter avec qui que ce soit. Mais en faisant la queue à la caisse, j'ai l'impression bizarre que quelqu'un est en train de m'observer. Je regarde furtivement dans l'allée, mais il n'y a personne. Je fais semblant de m'intéresser aux outils électriques et je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Tout ce que je vois, c'est une huttérienne qui se dépêche de regarder ses pieds dès qu'elle voit que je l'ai repérée.

Je me retourne vers la caisse en épongeant quelques gouttes de transpiration sous le col de ma veste. Un coup de chaud pour une hoot, il manquait plus que ça, me dis-je en secouant la tête. Comme si c'était elle qui m'avait reluqué !

Je regarde la caissière me griffonner un reçu jusqu'à ce que, peu à peu, je me rende compte de ce que j'ai vu derrière moi. D'abord, on aurait pu croire que c'était une huttérienne ordinaire qui attendait que les hommes aient fini de marchander le prix de l'acier – éternelle robe longue cousue main, inévitable fichu à pois. Mais d'une certaine façon, celle-ci avait quelque chose de différent, plus mince peut-être, ou alors plus jeune. J'ai une fois de plus l'impression qu'elle m'observe.

Alors je me retourne et cette fois je la regarde bien en face. À mon avis, ça doit bien leur arriver de temps en temps, pas vrai ? La première chose qui me frappe, c'est qu'elle n'a pas sur le nez les lunettes que portent habituellement les huttériennes, épaisses comme de l'eau qui aurait gelé dans un abreuvoir. Elle a quand même les yeux du même bleu

* Surnom moqueur donné aux huttériens, communauté religieuse issue d'une secte allemande du XVI^e siècle qui a conservé au Canada et aux États-Unis valeurs et mode de vie ancestraux et refuse autant que faire se peut les avancées technologiques et les contacts avec le reste de la population. "Hoot", qui reprend phonétiquement la première syllabe du mot, signifie en outre "désopilant", "ridicule". (Toutes les notes sont du traducteur.)

limpide, et elle les baisse aussitôt qu'elle croise les miens. J'en profite pour l'examiner une fois de plus.

C'est très rare d'en voir des jeunes. Surtout des filles, à moins qu'elles ne soient vraiment toutes petites. Et elles ne sont jamais jolies. Celle-ci est plus grande que la moyenne, les couleurs vives de sa robe sont, à certains endroits, les plus concentrées et les plus délavées à d'autres que je me rappelle avoir jamais vues, même si, bien sûr, on ne peut pas dire que j'ai passé beaucoup de temps à inspecter les hoots de près. En tout cas, celle-ci, je suis toujours en train de l'observer quand elle relève la tête et me regarde bien en face, sans ciller, comme si elle lisait dans mes pensées.

L'espace d'une seconde, je soutiens son regard, mais ensuite elle sourit, et alors j'ai l'impression d'être pris au piège. Je transpire à grosses gouttes et je n'arrive même pas à lui rendre son sourire. Je me tourne vers la caissière et, ramassant mes balles, je lui dis : "Oubliez ce reçu", avant de franchir rapidement les quelques mètres qui me séparent du froid et du vent. Dehors, il y a d'autres huttériens qui baragouinent en allemand, ou en je ne sais trop quoi, et qui se taisent sur mon passage.

Je fais démarrer mon camion, mais, j'attends une minute, le temps d'observer les hoots près de la porte du magasin : les vieilles femmes aussi massives que des troncs d'arbre, les hommes dans leurs costumes sombres faits maison, avec leurs barbes noires sans moustaches. Je me demande comment une fille pareille a pu voir le jour dans une communauté de ce genre – comme ça doit être dur d'avoir un sourire pareil et de se retrouver au beau milieu de cette colonie. Avec le vent qui soulève les basques de leurs manteaux, on dirait des corbeaux, et quand ils louchent dans ma direction, je lève l'ancre.

Quand j'arrive chez moi, les rafales venues des montagnes gémissent dans les brise-vent, alors au lieu de travailler sur la dernière portion de clôture qu'il me reste à réparer, je rentre à la maison. Je finis par me retrouver à errer de pièce vide en pièce vide en allumant puis en éteignant les lumières, et j'écoute les fenêtres qui tremblent dans leurs châssis en rêvant d'avoir avec moi quelqu'un à qui je pourrais parler de cette huttérienne.

Les marches résonnent sous mes bottes et me font penser à Carlton qui les escaladait dans un bruit de tonnerre quand Maman lui avait flanqué une raclée après un de ses "forfaits". Je me dis que je vais peut-

être écrire une lettre à Carlton pour lui parler de la fille, mais il est loin là-bas, au Texas, il travaille dans le golfe sur un gisement pétrolier. J'ai même envie de l'appeler, mais il m'a dit un jour qu'il n'y avait pas le téléphone sur les plates-formes. De toute façon, je ne pourrai jamais me payer un coup de fil pareil, surtout pas pour lui parler du sourire d'une huttérienne.

Je déniche un bloc et une vieille enveloppe et je les pose sur la table de la cuisine, mais il fait déjà nuit et il est temps d'aller faire un tour du côté de mes meules de foin.

Le ciel est bien clair et je m'approche des balles de foin empilées sans avoir besoin de lumière. Je rampe jusqu'à mon poste d'observation. Les cerfs se sont attaqués aux meules toutes les nuits ces derniers temps, et j'ai dans l'idée d'en abattre un en espérant que ça fera fuir les autres. Je ne suis pas vraiment ce qu'on appelle un bon fusil, mais je me dis que c'est exactement ce que ferait Carlton à ma place. Il était toujours en train de dégommer une bête ou une autre.

Maman, bien sûr, considérait les cerfs comme des animaux de compagnie, et elle ne laissait pas Carlton s'en approcher. Mais je ne suis pas sûr que, là-haut, sur la colline où elle repose maintenant à côté de Papa, elle suive très bien ce qui se passe ici. J'ai entretenu les tombes comme un green de golf tout l'été, et maintenant je me dis que j'aurais dû laisser l'herbe pousser. Comme ça, les cerfs y seraient sans doute allés brouter, et si Maman avait encore la moindre conscience de ce qui l'entoure, je parie que ça lui ferait plaisir.

Les cerfs prennent leur temps ce soir, et la lune commence à montrer le bout de son nez avant de disparaître à nouveau derrière les nuages. La lumière passe de l'argenté à une espèce de gris foncé un peu brumeux, la plupart du temps assez claire pour qu'on y voie. Le vent continue de cingler sec, et pendant que je grelotte dans le noir, je me mets à imaginer la suite, le moment où je me glisserai tout seul entre les draps froids et raides. Je repense aux yeux de la fille, d'un bleu si pâle qu'ils donnaient froid dans le dos, un peu comme du verre. Quand j'étais gamin, on était complètement obsédés par une rumeur qui circulait : on racontait que les huttériens s'étaient tellement reproduits en cercle fermé dans leurs colonies que maintenant, ils payaient des hommes pour coucher avec leurs femmes. Des hommes grands, blonds et aux yeux bleus. Comme moi. Les gars plus âgés, comme Carlton, disaient qu'il n'y avait pas de

quoi fouetter un chat, comme s'ils avaient fait ça tous les jours. Mon frère racontait qu'il y avait toujours un drap tendu entre les deux, avec un trou à l'endroit stratégique, et que la fille faisait la planche. Je suis content de ne pas lui avoir écrit, au fond.

Pourtant, je ne crois pas un mot de cette histoire de drap. On raconte toutes sortes de trucs sur les huttériens ; par exemple, que les poulets qu'ils vendent au marché sont en fait de vieux coqs à bout de course, ou que si tout est devenu tellement cher en ville, c'est parce qu'ils n'arrêtent pas de voler à l'étalage.

Moi, je n'en sais rien. Les seuls huttériens auxquels j'ai parlé de ma vie, ce sont les deux qu'on avait croisés au Bowman's Corner, un bar où on allait souvent boire un verre quand on était au lycée. En terminale, on s'y était retrouvés pour regarder le Super Bowl à la télé, et avant même d'avoir eu une chance de nous concentrer sur Joe Montana qui se démenait contre les Bengals de Cincinnati, voilà qu'on découvrait deux huttériens d'environ notre âge. On n'en avait jamais vu un seul dans un bar avant ça.

Au début, on a juste fait comme s'ils n'étaient pas là, mais le patron n'arrêtait pas de nous servir de la bière, et on n'a pas tardé à lui demander de servir une tournée aux hoots sur notre compte. Ils ne buvaient pas d'alcool ; on voulait seulement voir leur réaction devant une bière. Eh bien, ils ont fait ni une ni deux, ils ont pris leur chope pour venir s'asseoir à notre table en disant : "On fous remerzie peaucoup !" avec un grand sourire. On n'arrivait pas à y croire, mais l'un de nous leur a demandé de quelle communauté ils venaient et quelle équipe de foot ils soutenaient.

On a parlé du match pendant un certain temps, et même si j'avais envie de leur poser plein de questions sur leur façon de vivre dans leur communauté – des trucs simples comme où ils dormaient, ce qu'ils mangeaient, qui se chargeait de quelle tâche… –, ça n'aurait pas été très poli de leur demander. Assez vite le silence s'est installé, et quand tout d'un coup, Carlton a demandé à un des types s'il échangerait pas son gros manteau noir fait maison contre son magnifique anorak en duvet, ça nous a semblé franchement poilant.

Le hoot avait la peau blanche et douce, et deux taches rouges lui sont montées aux joues comme des bleus. "Non, che peux pas faire za." Après ça, dès que l'un d'eux ouvrait la bouche, il y avait toujours un des nôtres pour répondre : "Che peux pas faire za !", et on éclatait de rire.

Quand San Francisco a fini par tirer son épingle du jeu, le type à la peau blanche s'est exclamé : "Pen tis tonc, z'était un zacré match !" en souriant. Un effort pour parler de sport, exactement comme tout le monde.

Alors Carlton s'est esclaffé : "Che peux pas faire za ?", et on a tous explosé de rire, même si là, ça ne voulait plus rien dire du tout et que ça commençait même à ne plus être drôle. Mais les hoots gardaient le sourire, comme s'ils étaient en train de passer un bon moment avec des gens sympas. Comme si on faisait partie de la même bande, ou presque.

Au moment où ils se sont levés pour partir, l'autre hoot a même porté la main à son chapeau et il a dit : "On fous remerzie peaucoup." Pour la bière, je suppose.

On s'est tous levés pour les suivre. On était cinq, je pense. Je ne sais plus très bien comment les choses se sont passées, mais on les a rattrapés juste au moment où ils montaient dans leur camion.

Toujours posté sur ma meule de foin et complètement transi, j'entends les cerfs qui s'approchent, leurs sabots en forme de cœur font craquer le chaume cassant, mais je reste assis sans bouger. J'essaie de me rappeler comment la bagarre a commencé sur le parking devant chez Bowman's, mais les seules choses qui me reviennent sont la neige tassée qui couine sous nos bottes, la buée qui s'échappe par à-coups de nos bouches et le bruit terrible que fait le manteau noir du hoot en se déchirant. Ils n'étaient pas très doués pour se battre et on était beaucoup plus nombreux qu'eux. On leur a cogné dessus jusqu'à ce que Carlton s'exclame encore une fois : "Che peux pas faire za !" à pleins poumons. On a trouvé ça si tordant qu'on a été obligés de s'arrêter de jouer des poings et des pieds pour reprendre notre souffle.

On les a regardés remonter dans leur camion, Visage-pâle au volant, essuyant le sang qui lui pissait du nez avec sa manche déchirée et couverte de neige. Et tandis qu'ils s'éloignaient, la fumée du pot d'échappement laissant une épaisse traînée blanche dans l'air glacé, on est restés plantés sur le parking, muets, les yeux baissés. Le sang des hoots brillait sur la neige, et il s'est passé un bon bout de temps avant que l'un de nous trouve quelque chose à dire.

Alors quelqu'un – peut-être même moi – a répété : "Che peux pas faire za !", mais ça n'avait plus rien de drôle, et sans rien ajouter, ni même échanger un regard, on est remontés dans nos camions et on est rentrés chez nous. Il faisait nuit quand nous avons atteint le ranch. La

jointure de mes poings était en feu et j'ai enfoncé les mains entre mes cuisses. Je me suis demandé si, de retour dans leur communauté, les hoots arriveraient à expliquer ce qui s'était passé. J'aurais aimé être une petite souris.

Revoyant encore les taches vermillon du sang des hoots sur la neige, si brillantes et si rouges qu'on aurait dit du faux, je me soulève sur les coudes et j'approche mon œil du viseur. J'aperçois les silhouettes de toute une harde éparpillée à mes pieds, fantômes sombres qui se détachent sur la fine couche de neige recouvrant le chaume. Je les entends même commencer à brouter, les craquements sourds que font leurs grosses molaires plates. Après les avoir observés une seconde, j'allume le projecteur.

Tout un banc d'yeux brillants que la lumière crue fait loucher est pris dans le faisceau, et les bêtes les plus proches s'enfuient d'un bond, leurs ombres noires parfaitement dessinées se découpant sur la neige. Je choisis le cerf le moins éloigné de moi. Dans le rayon de lumière, il ne cligne pas une seconde des paupières. Mais les autres se dispersent au premier coup de feu, et, songeant toujours au sang qui rutilait sur le parking, je vide mon chargeur en tirant en l'air, soudain beaucoup plus furieux que de raison de tout ce foin perdu.

Le chargeur vide, le canon brûlant, je regarde l'unique cerf à l'agonie, une balle lui a traversé la tête et ses pattes s'agitent encore frénétiquement. Carlton, je le sais, aurait abattu toute la harde en pensant avant tout au bien du ranch.

Je quitte mon perchoir et, tandis que j'attends la fin de ses mouvements désordonnés, j'essaie de me rappeler si Carlton était effectivement avec nous le jour où on avait mis cette raclée aux hoots. Pendant des années, j'aurais juré que oui, mais il est plus vieux que moi et il avait sans doute quitté la maison depuis longtemps à l'époque.

Après avoir éviscéré le cerf, je prends soudain conscience du froid, et au lieu de le traîner jusqu'à l'atelier, je rentre à la maison. L'animal peut bien attendre le lendemain matin.

Je bourre le poêle de bois et je reste devant pendant un bon bout de temps, les mains dans le dos qui me picotent au fur et à mesure qu'elles se réchauffent. Je fixe la table jaune de la cuisine. Je me demande quel effet ça ferait si l'huttérienne y était assise et qu'elle me regardait, les yeux étincelants parce qu'elle saurait ce que j'avais fait chez Bowman's.

Au bout d'un moment, je m'installe devant le bloc. Pendant quelques minutes, je gribouille sans réfléchir. Au début, j'écrivais souvent à Carlton, mais comme il ne me répondait jamais, j'ai arrêté. C'est la première lettre que je lui écris depuis celle de l'année dernière où je lui apprenais la mort de Maman.

Je commence par lui raconter que j'ai abattu un cerf de Maman et que ça fait quelques chouettes repas en perspective. Je me dis qu'il va sourire en lisant ça, et je souris aussi en pensant au trou entre ses dents qui se découvre quand il ouvre la bouche. Mais je me rappelle aussitôt son avant-dernier forfait : en entrant dans l'atelier, Maman et moi l'avions trouvé en train de dépecer une jeune biche. Maman lui avait demandé d'un ton très tranquille :

— Et d'où vient cette pauvre bête ?

Et tout aussi tranquillement, Carlton avait répondu :

— De nos meules de foin. Ils nous mangent la laine sur le dos.

L'instant suivant, Maman criait pour défendre ses cerfs et ajoutait que, du temps de Papa, jamais il n'aurait osé faire une chose pareille, et Carlton avait continué à jouer du couteau comme si elle n'était même pas là. J'étais sorti sous le porche mais je les entendais encore, jusqu'à ce que Carlton finisse par brailler :

— Eh bien, d'accord ! Crève de faim si ça te chante !

Il m'était passé devant en martelant le plancher et quelques minutes plus tard il était ressorti tout aussi bruyamment, emportant une grosse malle qu'il avait jetée à l'arrière de son pick-up.

— Salut, petit. Si tu as quelque chose dans le cigare, tu tarderas pas à tailler la route toi aussi, m'avait-il lancé, toujours tellement en rage qu'il avait du mal à parler.

Je n'avais pas compris à ce moment-là qu'il partait pour de bon, et ses paroles n'avaient aucun sens pour moi. Nous, crever de faim ? Mais on avait des bêtes à ne plus savoir quoi en faire. Et que moi, je taille la route ? J'avais douze ans.

Je secoue la tête et j'arrache la feuille du bloc pour la jeter dans le poêle. J'avais dépecé cette biche tout seul. Maman ne voulait même pas y toucher. C'était le premier animal que je taillais en pièces.

Sur une nouvelle page, je demande à Carlton s'il était avec nous chez Bowman's le jour où on s'était battus avec les hoots. J'ajoute que je sais bien que c'est impossible. Je mordille le bout de mon crayon pendant

quelques secondes en me demandant qui ça pouvait bien être si ce n'était pas Carlton. Mais je n'ai revu personne de la bande du lycée depuis qu'ils ont quitté la ville et je n'arrive pas à me rappeler leurs visages.

Ensuite, je lui demande s'il faisait vraiment ça à travers un drap avec les huttériennes. Je lui dis que je sais bien que ça non plus, c'est pas possible, mais qu'il faut vraiment que je sache à quoi m'en tenir aujourd'hui. J'écris que ça n'a pas d'importance si c'était pas vrai ; je sais bien qu'on raconte des trucs comme ça, que les bobards de ce genre ne sont pas vraiment des mensonges, que c'est seulement histoire de causer. Alors je lui demande seulement de me dire la vérité. Tu es tellement loin maintenant, j'écris, qu'est-ce que ça peut faire, ce que je croyais que tu faisais quand on était gosses ?

Je termine en lui parlant du ranch, lui confiant que je n'arrive pas vraiment à faire tourner les choses tout seul, si j'accepte de regarder la vérité en face. Je ne lui demande pas franchement de revenir, mais je lui décris la situation pour qu'il y réfléchisse. Je me dis qu'il doit avoir le temps de ruminer pas mal sur sa plate-forme, avec rien que les vagues pour lui tenir compagnie. Je mouille les bords de l'enveloppe et je colle le rabat avec mon poing pour ne pas risquer d'ajouter quelque chose sur la jolie huttérienne, ce qui, quand j'y repense, était pourtant la raison qui m'avait donné envie d'écrire à mon frère pour commencer.

Alors je prends des couvertures dans le placard et un coussin sur le canapé, et je décide de retourner en ville le lendemain matin pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose dont j'aurais besoin à la quincaillerie. Les chances sont vraiment minces, je me dis, de tomber sur la même fille, mais je resterai peut-être à traîner en ville toute la journée en faisant un petit tour dans la boutique de temps en temps. Je n'arrive pas à croire que je me sois enfui comme ça quand elle a souri.

Je m'étends sur le banc de la cuisine et je remonte les couvertures jusqu'à mon nez, n'arrivant pas à trouver la force de renoncer à la chaleur brûlante du poêle pour aller me coucher dans ma chambre qui est un vrai frigidaire. De plus en plus souvent ces temps-ci, je dors dans la cuisine pour cette raison.

❧

Le lendemain, je passe quatre fois à la quincaillerie, mais l'huttérienne n'a pas l'air d'être en ville. Je poste la lettre de Carlton, et au cours des deux semaines qui suivent, je redescends plus souvent que jamais,

pompant plus d'essence que je peux en payer. Chaque fois que je rentre, je jette un coup d'œil en direction de l'atelier et je me dis qu'il faudrait bien que j'aille découper ce cerf, mais je revois sans arrêt la biche de Carlton suspendue là-dedans, et je remets à plus tard. Il fait suffisamment froid pour que la viande ne se gâte pas.

Même si j'arpente tous les endroits où il m'est déjà arrivé de croiser des huttériens, ce n'est pas avant la mi-décembre que je retrouve la fille. Elle est à une espèce de marché d'artisanat en ville, derrière une table où se tient une petite troupe d'autres huttériennes, et elle vend des trucs cousus main qui peuvent servir de cadeaux de Noël. Quand je me rends compte qu'elle est là, elle m'a déjà repéré, et cette fois, sans même y réfléchir, je marche dans sa direction avant de réaliser qu'elle n'a pas détourné le regard une seconde et qu'elle me fixe toujours droit dans les yeux.

Je dis "Salut" en me demandant s'il y a la moindre chance qu'elle se souvienne de moi.

Elle sourit, exactement le même sourire que l'autre fois dans la boutique, et elle me dit :

— Fous foulez quelque chosse ?

Elle a le même accent que tous les hoots, et je me demande comment je n'y avais pas pensé plus tôt.

Je lui réponds quand même :

— Je voudrais savoir comment vous vous appelez.

Elle ne rougit même pas. Le sourire toujours aux lèvres, elle dit :

— Amy.

Amy, comme n'importe quelle camarade de classe à la maternelle. Moi, je m'attendais à un truc du genre Gertrude ou Wilhelmina.

Une femme plus âgée remarque ma présence, elle s'approche et je me dépêche de demander :

— Vous habitez où ?

Et elle répond très vite :

— À la golonie de Koodhaven.

L'instant suivant, l'autre femme s'est interposée entre nous et éloigne fermement la jeune fille de la table en marmonnant :

— Qu'est-ce que fous foulez ?

Je vois Amy lever ses pâles yeux au ciel sans cesser de sourire. En regardant l'imposante huttérienne, je désigne Amy du doigt et réponds :

— Elle.

Le sourire d'Amy se transforme en un éclat de rire, et tandis que les petites bonbonnes huttériennes s'attroupent, elle est entraînée au loin et on me lance :

— Allez, ouste… Ouste !

Je crie mon nom à Amy et j'ajoute :

— Je suis dans l'annuaire.

J'éclate de rire à mon tour tandis que les hommes se rapprochent, espérant sans doute que je vais décamper sans faire d'histoires. L'un d'eux se décide tout de même à parler, il marmonne quelque chose sur la situation difficile dans laquelle la pauvre fille se retrouve maintenant, sur son embarras. Il sourit d'un air gêné et hausse les épaules :

— Oupliez cette betite. Chacun chez zoi.

Je repense au sourire d'Amy et, à voix basse pour qu'il ne m'entende pas, je réponds :

— Non, che peux pas faire za !

Je sais où se trouve la colonie de Goodhaven, mais en quittant la ville, avec le soir qui commence à tomber, je me rends bien compte que je ne pourrai jamais débarquer comme ça pour lui proposer de m'accompagner au cinéma ou un truc du genre. Je me demande si, sur leur terrain, cent fois plus nombreux que moi, ils continueraient à se montrer aussi pacifiques.

Je me gare derrière la maison, mais il fait maintenant nuit noire et je reste dans mon camion à écouter la radio, sachant pertinemment qu'il fait froid et que rien ne m'attend à l'intérieur. Je finis quand même par rentrer et j'allume le poêle. J'écoute le petit bois qui craque et j'ajoute des bûches, avant de me décider à aller dépecer ce cerf qui attend depuis bien trop longtemps déjà.

J'ouvre la porte de l'atelier et je trouve l'animal complètement congelé. Je tape dessus en me demandant comment je vais faire pour trancher dans une viande qui a l'air aussi dure que de l'os. J'enfile une combinaison et me bagarre avec le petit cerf pendant une heure rien que pour lui enlever sa peau. Ensuite, je fais une pause et je demande à l'animal tout nu s'il pense qu'ils ont le téléphone à la colonie. "Allô ? Est-ce que je pourrais parler à Amy ?" "Amy qui ? Amy, la jolie. Amy, l'embarrassée." Face à la carcasse muette, je souris mais je commence à me dire que je n'ai pas la moindre chance.

Je partage le cerf en deux parties, avant et arrière, à la scie, mais j'ai du mal à progresser. Impatient, je mets en marche une tronçonneuse pour le découper dans le sens de la longueur au fil de la colonne vertébrale. Des débris de viande et des esquilles d'os rebondissent sur ma salopette, mais au fur et à mesure que la lame chauffe, la glace commence à fondre et le sang dégouline bientôt partout.

Je suis en train de faire un sacré gâchis, plus aucune chance de réussir un beau travail d'artiste. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu tomber si bas : découper un cerf à la tronçonneuse rien que parce que j'ai passé mon temps à rêver d'une huttérienne tandis que l'animal presque apprivoisé que j'avais braconné congelait sur place jusqu'à devenir aussi dur qu'une statue.

J'éteins la tronçonneuse et quand le mouvement de rotation s'arrête, je lui balance un coup de pied. L'outil valdingue sur le sol en béton couvert de sang et je reste planté là au milieu des quartiers de cerf congelés. Derrière moi, j'entends une voix :

— Drew ?

Je fais demi-tour, mais avant même de l'avoir reconnu, je sais que c'est Carlton qui se tient sur le seuil de la porte. Devant ma surprise, il a un petit sourire, mais ça ne suffit pas à dissimuler l'émotion qui se lit sur son visage.

— J'ai reçu ta lettre. Je me suis dit qu'un coup de main te ferait pas de mal.

Je me précipite pour lui serrer la main, mais Carlton recule dans le noir en tendant les bras pour me tenir à distance. Je m'arrête dans mon élan, à nouveau étonné, mais en baissant les yeux, je m'aperçois que la tronçonneuse m'a littéralement aspergé de débris de cerf fondus.

— Attends que je retire ce truc – je commence à me débarrasser de ma combinaison –, j'étais seulement en train de découper…

Mais Carlton a parfaitement vu ce que je faisais, alors je m'interromps. L'atelier est un vrai désastre.

J'ouvre trop vite la combinaison, la fermeture Éclair reste coincée et je suis obligé de me sortir de là en me tortillant comme un ver. Je la jette en direction de la scie à ruban, mais au lieu de rester accrochée, la combinaison glisse par terre. Je la laisse là et bondis vers le trou noir de la porte où Carlton se trouvait il y a encore une seconde.

— Carlton ?

— Je suis là, répond-il depuis son camion.

Et tandis que je marche vers lui en faisant craquer le sol gelé, je lance :

— Je suis propre maintenant.

Je vois sa silhouette qui se découpe dans la lumière de la maison et nous nous serrons la main.

On reste plantés là une bonne minute, malgré le froid glacial de la nuit.

— Je suis arrivé il y a un moment, mais je t'ai trouvé nulle part.

Je ne lui ai toujours pas lâché la main, et il poursuit :

— J'ai téléphoné tous les soirs depuis que j'ai quitté le Texas.

— Le Texas…

J'essaie de m'imaginer quel effet ça doit faire d'être resté absent si longtemps et de se retrouver là tout d'un coup.

— Il fait plus noir que dans le cul d'une vache, par ici, dit Carlton en libérant sa main et en prenant la direction de la maison. Qu'est-ce qui est arrivé à la lumière de la cour ?

L'ampoule a grillé il y a plusieurs mois. J'essaie de plaisanter :

— Je l'allume plus pour économiser l'électricité.

— Les temps sont durs ? demande-t-il, et je remarque son accent traînant du Sud.

En marchant vers la maison, je le chambre gentiment.

On entre, nous voilà dans la lumière, et Carlton dit en haussant les épaules :

— J'ai vécu là-bas toute ma vie d'adulte, Drew.

Il recule jusqu'au poêle, regarde par-dessus son épaule et me demande :

— Tu peux pas te payer de fioul ?

— Si, si, on en a encore. C'est juste que je préfère le bois.

— Tu changeras d'avis quand tu auras fait péter les tuyaux, rétorque-t-il avec son accent traînant.

On se tient près du poêle, dos à dos. Je n'avais jamais pensé que les canalisations risquaient de geler si je ne m'en servais pas.

— Tu es là depuis combien de temps ?

Je promène le regard dans la cuisine, vers mon oreiller et ma pile de couvertures qui sont restés sur le banc. Je me demande ce qu'il peut bien penser.

— Un bout de temps. J'attendais que tu réapparaisses. J'aurais jamais pensé à aller te chercher dans l'atelier.

Il ne pose pas d'autre question, alors c'est moi qui lui demande :

— Qu'est-ce que tu es venu faire, Carlton ?

— Comme je t'ai dit, j'ai reçu ta lettre.

Il s'apprête à ajouter quelque chose mais il ne le fait pas, alors je me retourne pour ouvrir la porte du poêle qui grince et j'enfourne une nouvelle bûche, puis une autre. Je suis obligé de pousser énergiquement sur la seconde et de forcer un peu pour que la trappe se referme.

— Pour la petite histoire, Drew, dit Carlton pendant que j'ai le dos tourné. C'était pas moi, ce jour-là chez Bowman's.

Je me relève et lui souris.

— Je me doutais bien que c'était pas possible.

— Qu'est-ce qui vous avait pris de cogner sur deux gamins huttériens ?

Je hausse les épaules. De sa part, la question peut surprendre. Lui qui était toujours en train de se bagarrer pour un oui ou pour un non.

— C'étaient des hoots, voilà tout.

Carlton me dévisage comme s'il ne me comprenait toujours pas, comme s'il avait un peu pitié de moi, et je lui demande :

— Pourquoi tu te faisais des huttériennes à travers un drap ?

Carlton regarde ses pieds.

— C'étaient des histoires, tout ça. Des petits voyous qui jouaient aux durs. Personne a jamais fait un truc pareil.

Je lui jette un regard oblique et son sourire revient, aussi soudain et éclatant que toujours. Je souris à mon tour.

— Jusqu'à ce que tu me rappelles ce truc dans ta lettre, j'avais oublié quel trou-du-cul j'avais dû être.

Mon sourire s'évanouit.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Si on prenait un verre ? propose-t-il d'un ton brusquement joyeux et la voix forte. Ça fait combien de temps qu'on s'est pas vus ?

— Depuis que tu t'es tiré. Neuf ans.

Carlton siffle.

— Eh ben dis donc ! Où tu les planques, tes bouteilles ? Allez.

Je comprends qu'il fait de son mieux pour ressembler à celui qu'il était autrefois, et je plonge sous l'évier pour en ramener du whisky que je pose sur la table. Carlton essuie la poussière de la bouteille et éclate de rire. Je coupe court à sa joie :

— C'est ce qui reste de l'enterrement de Maman. Je crois que c'est les Waldner qui avaient apporté cette bouteille.

Carlton ne rit plus et je vais chercher des verres. On s'assoit autour de la table jaune, et il nous sert un verre à chacun.

— Neuf ans, hein ? La dernière fois que je t'ai vu, t'étais encore un ado boutonneux. Treize ans ? Quatorze ?

— Douze.

— Va pour douze.

Et il lève son verre pour qu'on trinque. Je réalise que je n'ai jamais dû peser très lourd dans sa vie.

— Alors, raconte, dit Carlton. Qu'est-ce que tu es devenu ?

Mais sans attendre ma réponse, il secoue la tête.

— À part mettre des raclées à des hoots dans les bars et massacrer des cerfs à la tronçonneuse. Tu es un vrai dur ?

— Avec un dur comme toi, je pense que la famille avait déjà eu son compte.

Il continue à agiter la tête, alors je lui demande à mon tour :

— Et toi, qu'est-ce que tu es devenu ?

Je suis vraiment curieux, je n'essaie pas seulement de remplir les blancs, comme lui tout à l'heure. Il me parle comme si je venais d'une autre planète au lieu de juste essayer de reprendre sa place.

— Eh bien, je me suis marié, lâche-t-il en sirotant lentement son whisky, le visage dissimulé derrière son verre.

Je le regarde fixement et il hoche la tête.

— Divorcé ?

Je crois soudain savoir pourquoi il est revenu.

Carlton fait signe que non.

— Pas question, crois-moi. Elle est pas du genre qu'on quitte.

Je cherche mon verre sur la table.

— Elle est restée au Texas pour s'occuper des gamins.

Pour la dernière fois sans doute, je m'imagine Carlton sur la plate-forme entourée par les vagues, sauf que maintenant je me rends compte qu'il n'a probablement jamais pensé à moi, à Maman, ou à aucune des choses que je croyais qu'il avait en tête. C'est à sa nouvelle famille qu'il devait penser tout le temps.

— Des gamins ?

— Oui, on en a deux. Jen et Olive.

— Olive, répète ma voix en écho, comme un perroquet. Le prénom de Maman.

— C'est horrible de faire ça à une petite fille, pas vrai ? On dirait qu'elle a au moins cent ans.

Je regarde Carlton se lever pour aller charger le poêle alors qu'il est déjà prêt à éclater comme il est. Il fixe la trappe ouverte, la chaleur lui inondant le visage.

— Quel âge elle a ?

— Deux ans.

Et il laisse tomber le rondin pour lequel il n'y a plus de place.

— Maman était encore en vie quand elle est née. Tu aurais pu lui dire, à mon avis. Au moins que tu t'étais marié.

— J'aurais pu, oui.

La porte grince quand il la referme.

— Mais les choses comme ça ont parfois l'air plus dur qu'elles sont en réalité.

Je ne peux que le regarder en me demandant qui il est.

— En tout cas, reprend-il, je suis venu voir si t'avais pas encore perdu ce ranch. Ou si tu t'étais enfoncé si profond que tu pourrais jamais remonter la pente. Si ça te semble faisable, on voudrait tous venir s'installer ici. Qu'est-ce que tu en dis ?

Si *je* l'avais perdu, si *je* m'étais enfoncé. Je finis par lâcher :

— Ce que j'en dis, Carlton, c'est que c'était sans doute pas génial de rester au milieu des vagues pour ramasser un salaire d'ouvrier de plate-forme pétrolière. Tu as envie de reprendre ce ranch tout seul, eh bien, vas-y. Tu verras toi, si tu arrives à la remonter, la pente !

Je m'énerve, mais Carlton s'était inquiété dès son arrivée des canalisations qui risquaient de geler, alors ce que je balance n'a aucun sens.

— C'est pas du tout ce que je voulais dire, explique-t-il en remettant le bout de bois qu'il avait pris dans la boîte.

Je voudrais seulement qu'il me colle une beigne, comme il l'aurait fait quand on était mômes.

— Ce que je voulais dire c'est que j'ai envie de revenir, avec toute ma famille. Essayer à nouveau de faire tourner ce ranch. Avec toi.

Je pense aux bêtes qui sont dehors en ce moment, blotties dans les ravins pour se protéger du froid et de la nuit.

— Tu peux pas te contenter d'essayer.

— Je suis prêt à jouer le jeu à fond, Drew. C'est ici que je veux que mes enfants grandissent.

— Ça c'est nouveau ! Je veux dire, après le bordel que tu as flanqué pendant que toi tu y grandissais, sur ce ranch.

Carlton me dévisage lentement, et je reprends :

— On peut dire que tu es un sacré numéro, Carlton ! Tu te rappelles ta putain de biche ? (Je lui rends son regard.) Qu'est-ce que tu t'es inventé comme histoire pendant que tu étais là-bas, au Texas ? Quel genre de gosse tu t'es imaginé que tu étais ?

Je me suis remis à crier, et je m'arrête tout net. Je me relève en ricanant :

— Olive.

Ensuite, je traverse la maison de long en large parce que je ne sais plus quoi dire et que je ne veux pas qu'il me voie trembler comme une feuille.

J'attrape un manteau au passage et je sors comme une furie, je marche droit devant moi, sans but précis jusqu'à ce que je croise des empreintes de pas sur la croûte de neige. La lune brille juste assez pour que j'arrive à suivre leur piste tortueuse à flanc de colline. Je m'agenouille pour m'en assurer, mais je sais que ce sont les traces de Carlton. Moi, je ne suis pas remonté en haut de cette colline depuis la dernière neige, depuis que j'ai abattu le cerf de Maman.

Je suis la piste de Carlton. Ça n'est pas tout près, et je souffle comme un veau quand j'aperçois enfin la clôture autour des pierres tombales. Les pas de Carlton y mènent tout droit, le portail soigneusement refermé.

J'actionne le loquet et j'examine les traces de Carlton autour de toutes ces tombes : Maman, Papa, les parents de Maman et le minuscule carré de sa petite sœur. Les empreintes de Carlton sont brouillées autour de la tombe de Papa, alors que devant celle de Maman, il y a deux longs sillons glacés, comme les marques que laissent les cerfs quand ils se couchent dans la neige, mais en beaucoup plus petit.

Je m'agenouille pour les examiner, et avant même de m'être complètement penché dessus, je comprends que ce sont les traces des genoux de Carlton, qui a dû rester dans cette position assez longtemps pour faire fondre la neige. Je repense au moment où je l'ai vu s'encadrer dans la lumière vive de la porte de l'atelier, je me rappelle parfaitement les marques sombres autour de ses genoux et la croûte de neige blanche collée au tissu autour des zones mouillées.

Je sens le froid qui me remonte dans les genoux et qui raidit mes articulations. Et je pense : Allez, Maman, au diable toutes ces

hésitations ! Ce ne sont pas des choses à dire devant quelqu'un dont je sais pertinemment qu'elle est au paradis, mais je le répète quand même. Je les revois en train de se disputer, et j'entends une fois de plus la petite phrase coupante de Carlton qui hurle : "Eh bien, d'accord ! Crève de faim si ça te chante !" et aussi Maman, le lendemain matin, après le dernier forfait de son fils aîné qui me dit : "Carlton va nous manquer." Je me rends compte alors que je n'ai pas la moindre idée du lien qui les unissait. Mais de façon tout aussi soudaine, je sais que ce n'était pas Carlton chez Bowman's ce jour-là. C'est moi qui l'avais imaginé.

Je me relève et je laisse le portail ouvert pour les cerfs, même s'il ne leur reste pas vraiment grand-chose à brouter désormais.

Sur le seuil de la cuisine, la chaleur du poêle trop bourré me fait tituber.

— Carlton ?

Mes yeux mettent un certain temps à s'accoutumer à la lumière. Aucune réponse.

Je traverse une pièce après l'autre, et quand je parviens à la dernière, je suis déjà au pas de course. La maison est vide à nouveau. Je ressors en trombe et son camion est toujours garé à côté du mien. Je m'adosse contre la carrosserie et je respire un grand coup. Dans l'obscurité silencieuse de la nuit, le froid me pince la peau. Alors je perçois le léger ronronnement familier de la scie qui vient de l'atelier.

Je claque la porte en la refermant pour que Carlton sache que je suis là. Il travaille à la scie à ruban et il me jette un coup d'œil par-dessus son épaule sans cesser de pousser un quartier de cerf congelé sous la lame qui vibre. Je lance :

— Rien de tel pour se faire arracher un doigt – ce qui est exactement ce qu'il me répétait chaque fois que je voulais l'aider.

Il jette une côte dans une boîte posée sur le sol à côté de lui et qui est déjà presque pleine. Il aura bientôt terminé toute la colonne vertébrale ; il se retourne vers la scie pour découper les derniers morceaux. L'os fume un peu et l'odeur est épouvantable. Le gémissement monte en puissance jusqu'à ce que le tranchant pénètre à nouveau dans une zone de viande. Je n'ai évidemment jamais aiguisé les lames.

Carlton fait tomber le dernier morceau dans la boîte et il éteint la scie. La lame vacille en ralentissant et le mugissement s'arrête, ce

qui me soulage les oreilles. Et alors que le mouvement ralentit encore jusqu'au moment où je distingue chaque dent pareille à celles d'un requin, Carlton me dit :

— C'est ma veste.

Je baisse les yeux et je vois qu'effectivement je porte sa vieille veste de cheminot qu'il appelait autrefois sa veste de cow-boy.

— C'est la première chose qui m'est tombée sous la main.

En fait, je la porte depuis des années, depuis bien avant le soir de la bagarre chez Bowman's.

Carlton a mis le ventilateur du chauffage à fond et j'entends les premiers cristaux de glace se détacher des genoux de mon jean.

— Tu as appelé ta femme ?

Carlton secoue la tête.

— J'allais le faire. J'avais déjà la main sur le téléphone, mais je me suis dit que je ferais mieux d'attendre, de voir d'abord si on pouvait pas en discuter à fond.

— Y a rien à discuter. Ici tout est à toi autant qu'à moi.

Carlton fait à nouveau non de la tête.

— Pas quand on pense à comment les choses se sont passées.

— Pourquoi ? (Ma voix tremble.) Pourquoi t'es pas revenu quand il était encore temps ?

Carlton essuie les déchets de viande et les débris d'os qui jonchent le plateau de la scie.

— Comment Maman appelait ça ?

Je sais exactement ce qu'il veut dire et je réponds :

— Tes forfaits.

— Mes forfaits, répète-t-il en faisant rouler le mot dans sa bouche et en branlant du chef. Mes forfaits, dit-il une fois de plus. Après ce dernier forfait…

Il laisse les mots flotter entre nous tandis que, vêtu de ma combinaison, il continue à essuyer le vieux plateau du revers de la manche.

Après de longues minutes de silence, Carlton relève les yeux et un large sourire lui fend le visage.

— Et si on rentrait finir ce verre de whisky ? On pourra appeler la maison ensemble. Pour leur donner la bonne nouvelle.

La maison, il a dit.

— Pas possible, j'ai un rancard.

— Un rancard ? demande Carlton, et son sourire s'élargit encore, plus chaleureux que dans mes plus beaux souvenirs.

— Comme je te le dis. (Je regarde ma montre.) Je dois la retrouver à neuf heures. Au marché des producteurs.

Ce n'est pas ce que j'aurais pu trouver de mieux, mais à ce moment précis, c'est le seul endroit où je peux m'imaginer rencontrer une huttérienne.

Carlton m'observe.

— Y a pas de marché des producteurs en décembre.

— C'est juste un endroit qu'elle connaît.

Il me toise de haut en bas.

— Et tu comptes y aller comme ça ?

J'opine du chef.

— Elle s'en fout.

— Une fille bien, on dirait.

Je fais à nouveau signe que oui.

— Est-ce qu'elle a un nom ?

— Amy.

Je le vois qui réfléchit, il fait mentalement le tour des ranchs des voisins en essayant de se rappeler l'image d'une petite fille du temps où il vivait ici.

— Elle est pas d'ici

— Une étrangère, hein ?

— Elle vient de Goodhaven.

Je me plonge dans la contemplation des taches de sang sur la combinaison, comme si à force de me concentrer sur les éclaboussures j'allais réussir à lire notre avenir.

— Goodhaven !

On dirait que le nom lui rappelle quelque chose.

— La colonie de Goodhaven. C'est pas une étrangère, elle est huttérienne.

Je sens les yeux de Carlton posés sur moi.

— Une hoot ?

Incapable de m'en empêcher, je rétorque :

— Peut-être que tu la connais. C'est peut-être celle que tu t'es faite à travers les draps.

Carlton me regarde bien en face pendant quelques secondes, puis il prend une profonde inspiration.

— Je t'ai déjà dit que c'était jamais arrivé. À personne, tu entends ?
— Tu m'as dit beaucoup de choses.

Il fait noir depuis déjà plusieurs heures quand j'entreprends de sillonner le parking où se tient le marché des producteurs en été. J'ai allumé les phares et je les braque dans tous les sens, mais il n'y a personne. Carlton est rentré, il occupe déjà son ancienne chambre. Il n'a pas encore appelé sa femme, mais il avait déjà réparé la lampe de la cour quand je suis sorti tout à l'heure. Il m'a adressé un petit signe depuis le pas de la porte et il m'a dit de bien m'amuser. Je me demande ce que je vais pouvoir lui raconter.

J'invente une histoire : Amy s'est fait prendre sur le fait et, en ce moment même, elle est retenue prisonnière dans une chambre quelque part au fond de la colonie, la porte barricadée et gardée par des Allemands habillés en noir. Mais même si j'ai tout imaginé, je commence à avoir l'impression qu'on m'a posé un lapin – que les hoots peuvent être aussi teigneux que nous autres.

Je me gare, j'éteins mes phares, puis je coupe le moteur. Je baisse la vitre pour laisser entrer le froid. Il y a quelques voitures qui passent et la glace crisse sous les pneus, mais c'est une nuit plutôt tranquille.

L'ampoule du plafonnier s'allume quand j'ouvre ma portière, et je la referme vite pour me retrouver dans le noir. Je traverse le parking à pied en m'imaginant les cageots pleins de petites pommes de terre et de longues courgettes, et les immenses miches de pain que vendent les huttériens.

J'aperçois une silhouette qui se faufile sous la lumière d'un réverbère, quelqu'un de très mince et qui marche très vite à ma rencontre. L'espace d'un instant, j'ai l'impression que tout ça pourrait effectivement devenir réalité. Mais l'inconnue poursuit son chemin sans avoir oscillé d'un centimètre dans ma direction avant de disparaître au coin de la rue.

Je retourne vers mon camion et m'assois sur mon siège. Je suis tout luisant de la sueur causée par cet instant de frayeur, mais sous mes vêtements le froid glacial me pénètre jusqu'aux os. Je pense encore une fois à Carlton resté au ranch, aux canalisations qui ne risqueront plus de geler, et je démarre, prêtant l'oreille au ronronnement inégal de mon moteur.

Après le départ de Carlton ce jour-là – Eh bien, d'accord ! Crève de faim si ça te chante ! –, Maman et moi, on a commencé à tourner

en rond dans la grande maison comme si c'étaient nous deux qui nous étions disputés, et pas Carlton et elle. Je suis allé me coucher de bonne heure, juste pour échapper à cette impression. Ensuite, je suis resté allongé dans le noir à regarder le nouveau vide qui avait empli ma chambre depuis le départ de mon frère. C'est comme ça que j'ai entendu les coups de feu, toute une salve, brûlants et rapprochés, et j'ai compris que Carlton était encore là quelque part dans le noir, occupé à tuer.

Je ne sais pas si Maman avait entendu ou pas.

Toute la nuit, j'ai attendu qu'il revienne, et je me suis glissé au rez-de-chaussée avant le lever du jour, encore en pyjama. La cuisine était glaciale et j'ai décidé que maintenant, Carlton s'était bel et bien tiré, et qu'à partir de ce jour-là, il allait falloir que je donne un sacré coup de main à Maman. J'ai allumé le feu dans le poêle et préparé le café. C'est seulement quand j'étais en train de prendre de l'eau au robinet pour la cafetière que j'ai vu ce que Carlton avait fait. Son dernier forfait.

La seule lumière de la maison, celle que j'avais allumée en entrant dans la cuisine, était juste assez forte pour filtrer à travers la vieille vitre brillante de la fenêtre au-dessus de l'évier. Carlton avait dû prévoir son coup. Le rayon tombait juste sur la tête du cerf qu'il avait suspendu aux poutres du porche, accroché de telle façon qu'il regarde vers l'intérieur de la maison, qu'il fixe Maman en train de préparer le café, ce qui était la façon dont les journées avaient toujours commencé chez nous. Les yeux du cerf étaient déjà enfoncés et gris, ils avaient perdu leur éclat noir si brillant, et sa langue pendait comme quelque chose d'obscène. Ses petits bois pointus ressemblaient aux cornes du diable, et j'ai fait un bond en arrière. Mon cœur battait la chamade, de la bile me brûlait la gorge.

Je suis sorti sans même prendre le temps d'enfiler un manteau, pieds nus sur le givre qui craquait, j'ai couru jusqu'à l'atelier prendre une échelle pour décrocher l'animal avant que Maman voie ce qu'avait fait Carlton. Mais une fois perché sur l'échelle, je n'ai pas réussi à desserrer le nœud, même en tapant dessus de toutes mes forces avec mes poings engourdis.

Je me suis à nouveau précipité à l'intérieur, le souffle court, me retenant avec peine de pleurer, et j'ai jeté la veste de Carlton sur mes épaules pour la première fois, sa veste de cow-boy, et j'ai enfilé des surbottes en caoutchouc de deux tailles trop grandes pour moi. J'ai foncé à nouveau jusqu'à l'atelier, évaluant le temps qu'il restait avant le lever du jour à la

bande de gris qui montait à l'horizon, et j'ai encore accéléré le mouvement, trébuchant dans ces bottes trop grandes. Il fallait absolument que je réussisse avant que Maman se lève : jamais rien ne m'avait paru aussi important de toute ma vie.

Armé d'un marteau, je suis remonté sur mon échelle et j'ai cogné sur le nœud jusqu'à ce que se déclenche le sifflement rapide de la corde qui se relâche et que retentisse le fracas sourd de la tête du cerf heurtant les lattes du porche, le choc des bois de l'animal contre le bois du plancher. L'échelle a vacillé et je me suis accroché au barreau avant d'entamer une descente prudente dans mes bottes de fortune. C'est alors que j'ai aperçu Maman, encore tout ébouriffée, qui venait de sortir du lit et qui semblait ne pas avoir dormi beaucoup plus que moi. Elle était plantée au milieu de la cuisine, en peignoir, loin du comptoir, loin de tout ce à quoi elle aurait pu s'accrocher. Elle me regardait.

Je ne savais pas exactement ce qu'elle avait vu, alors avant de rentrer, j'ai fait rouler la tête du cerf hors du porche en espérant la faire disparaître plus tard avant que Maman sorte de la maison. Mais j'avais à peine passé le seuil qu'elle m'ouvrait les bras, et quand je me suis précipité contre elle, elle m'a serré très fort, et j'ai dit :

— Il pensait pas à mal, Maman.

Elle continuait à répéter avec inquiétude que j'étais glacé, comme si elle ne m'avait pas entendu, mais soudain, elle s'est arrêtée tout net en faisant courir ses doigts sur l'ourlet de la veste de Carlton qu'elle venait de reconnaître.

— Carlton va nous manquer, avait-elle dit, la voix tremblante. Il va falloir apprendre à vivre sans lui.

Et je comprends enfin que c'est à ce moment précis que j'avais décidé de tout faire pour être nous deux à la fois.

Je souffle un grand coup et le pare-brise se couvre de buée. Puis je quitte le marché désert en marche arrière sans regarder une seule fois par-dessus mon épaule, sachant pertinemment qu'il n'y a rien derrière moi que je pourrais percuter. Je descends le long de la rue principale, rejoignant la file des quelques lycéens en maraude qui attendent que quelque chose se passe.

J'imagine que Carlton doit être en train d'appeler sa femme. Bientôt, toute sa petite famille viendra vivre au ranch, et la cour sera toujours

bien éclairée et les cerfs se laisseront peu à peu de nouveau apprivoiser. Je me dis que bientôt, avant le printemps, j'appellerai Carlton pour lui dire de ne pas tondre l'herbe sur les pelouses pour que Maman profite de la compagnie des cerfs sur sa colline.

Devant moi, les lycéens font demi-tour, retournant là d'où ils sont venus. Je me frotte le visage, et quand c'est moi qui arrive au bout de la rue, au lieu de faire comme eux, je continue tout droit. Une minute plus tard, j'ai déjà quitté la ville, le monde entier est plongé dans le noir, à l'exception des petits points lumineux de mes phares.

Je poursuis ma route. D'ici peu, je vais croiser celle qui bifurque vers Goodhaven, où la jolie hoot vit parmi tous ces tristes hommes en noir et ces grosses femmes sous leurs fichus à pois.

Et puis plus loin encore, il y a tout le reste, et même, j'imagine, le Texas. Sans la moindre idée de la direction que je vais emprunter, je me demande si c'est la même route qu'avait suivie Carlton.

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par Atlant'Communication